

# une refondation de sa pédagogie

Pour Coubertin, le sport est un idéal d'émulation universelle et de communion de la jeunesse dans l'effort et le dépassement de soi. Il fournit à l'éducation une méthode, qui permet d'adapter, efficacement, la jeunesse à la Cité.

En effet, c'est au sein des établissements scolaires et universitaires du milieu de l'ère victorienne, en Grande-Bretagne, que s'élaborèrent les valeurs du corps athlétique et la nouvelle éthique de la compétition sportive. On commençait à comprendre que les jeux sportifs offraient la possibilité de combiner les anciennes valeurs de courage et d'honneur aux idées nouvelles d'effort et de compétition. La purification du corps, par des exercices virils, devient un dogme solidement ancré dans le système éducatif britannique. Le sportif devait sur le terrain être maître de ses muscles, se comporter en galant d'homme (en gentleman), c'est-à-dire donner une impression d'élégance et de calme. Il fallait qu'il apprenne à s'autodiscipliner, à gouverner son moi.

Le gouvernement de soi (le self government) était la vertu suprême anglaise. Les grandes écoles et universités luttaient farouchement entre elles, et jouer pour son école ou université était le plus grand des honneurs. La pratique des sports, au sein de ces institutions éducatives, était alors considérée comme un moyen de lutter contre la paresse. Elle contribuait à rendre l'homme actif et responsable.

C'était l'époque où beaucoup d'Anglais considéraient le pugilat (la boxe) comme un sport valeureux, honorable, patriotique : au lieu de se battre avec des épées et des dagues, comme les étrangers, les Anglais se battaient avec leurs poings. C'est à cette époque, aussi, qu'un éducateur de collège (Thomas Arnold) entreprit de réformer un climat de désintégration morale complet ; marqué par la réputation des collégiens anglais d'insoumission à l'autorité pédagogique.

La méthode pédagogique proposée par cet éducateur est novatrice, dans le sens où elle s'assignait à développer certaines qualités morales, comme : l'initiative, l'audace, la décision, la responsabilité, le courage, etc. Naît, ainsi, le sport comme méthode d'éducation qui va briser, peu à peu, la convention consistant à freiner toute manifestation d'excellence corporelle très individualisée.

Dès lors, sa pratique est fortement revendiquée dans les écoles et les universités. Le sport permet un usage tout aussi varié, plus subtil et plus libérateur du corps ; que ce que proposait la gymnastique en France avec Demeney, en Allemagne avec Friedrich Ludwig Jahn et en Suède avec Peter Ling. La gymnastique minimise les différences individuelles, le sport les met en valeur.

La gymnastique, ce sont des exercices figés destinés à créer une discipline collective du corps ; le sport ce sont des exercices dispersés et agités, dans un affrontement réglé. Enfin, le sport c'est « le culte volontaire et habituel de l'effort musculaire intensif, appuyé sur le désir de progrès et



Photos : DR

pouvant aller jusqu'au risque» (Coubertin). Il cultive une saine jeunesse, enrichit ses passions et favorise le progrès social. Les notions d'effort et de limites à dépasser en sont le langage courant.

Ainsi, au «goût de la mesure» prônée par l'éducation hellénique, difficile à définir et érigée jusque-là en système de valeurs, va s'opposer le «goût de l'excès» du sport

moderne. Mieux, à la différence de la «performance antique», qui s'inclutait en dernier ressort dans la finalité naturelle et sa perfection, ne pouvant outrepasser les limites données par la nature de l'homme ; la «performance moderne» va s'avérer comme un progrès sans limites. Elle va traduire l'ambition de ne poser, précisément, aucune limite ou de n'en reconnaître aucune, qui ne soit posée par l'homme avide de liberté et de progrès. La différence est

fondamentale. L'Olympisme moderne, qui a visé à la difficile conciliation de la «mesure» et de «l'excès» dans le sport, va s'en trouver affecté. De la sorte, va se poser la question de la frontière fragile qui situe, dans la quête de la performance sportive, le passage de l'équilibre au déséquilibre, de la mesure à la démesure.

Il faut, à présent, non seulement être meilleur que les autres, mais aussi donner le meilleur de soi-même. Qu'est-ce, alors, qu'être excellent ?

Est-ce parvenir à l'épanouissement de ses qualités et à l'équilibre comme le prônaient les anciens Grecs, ou bien l'excellence est-elle la performance comme quête de «faire toujours plus» ; cette attitude inscrite dans la modernité et qui illustre le sport de haut niveau.

On mesure la difficulté à concevoir les limites. Aujourd'hui, une distance s'est créée entre l'univers de pensée à l'ancienne, où la notion de limite était la définition même de la perfection d'achèvement naturel et la pensée moderne où l'idée de progrès s'exprime sans limites, dans le dépassement de soi, voire des normes. Ainsi, l'idée de performance, chez les modernes, a vite fait de se prolonger en celle d'un dépassement indéfini et il appartient aux générations nouvelles d'aller en tous domaines plus loin que les anciennes, de courir plus vite, de sauter plus haut, de porter des poids plus lourds : citius, altius, fortius. On voit bien, ici, que

l'Olympisme moderne apparaît comme un idéal sans fin : «La tendance du sport est vers l'excès ; il vise plus de vitesse, plus de hauteur, plus de force... toujours plus. C'est son inconvénient soit ! Au point de vue de l'équilibre humain ; mais c'est aussi sa noblesse et sa poésie.» (Coubertin). Le sport connote donc, dès son origine, le souci du dépassement de soi pour atteindre l'excellence. Il y aurait comme une tendance naturelle de l'homme à se mettre en danger pour éprouver sa force et une gloire à y parvenir. L'obsession de la performance dans le sport moderne conduit à des dépassements, voire à des addictions. Elle va, peu à peu, faire primer le résultat sur la manière, la fin sur les moyens.

## L'Olympisme dans les pays en voie de développement

L'Olympisme, tel que Coubertin le concevait, vise à cultiver le corps (la beauté physique) et l'esprit (la beauté morale). C'est une pédagogie de l'excellence. En effet, croyant déceler en son siècle une «espèce de désordre moral» et de «dégénérescence des mœurs», chez la jeunesse, Coubertin avait comme but principal une réforme de l'éducation. Dans ce contexte, le sport est un moyen destiné à agir aussi bien sur le corps que sur l'esprit. Dès le départ, Coubertin était bien conscient que l'éducation olympique véritable ne peut se contenter seulement à transmettre des techniques sportives plus ou moins habillées en discours scientifiques ; elle doit surtout offrir des valeurs

**Dans sa pédagogie sportive, Coubertin aspirait à concrétiser ces deux tendances pédagogiques, dans le projet d'une éducation nouvelle. En effet, dans son admiration pour l'éducation sportive anglaise, pratiquée dans les internats (Public Schools), coexiste l'image de l'athlète héroïque homérique, libre, dévoué, désintéressé, exceptionnel.**

Dans les pays en voie de développement, où l'on confond l'aspect performant du sport et ses aspects éducatifs, l'olympisme n'a connu que de piètres imitations. Sa contribution dans l'éducation de la jeunesse est de qualité douteuse. C'est ainsi que cinquante années après l'indépendance l'olympisme, en Algérie, n'arrive toujours pas à former de «beaux joueurs» : «beau joueur, en un mot, est celui qui possède assez d'équanimité pour ne pas confondre les domaines du jeu et de la vie ; celui qui montre, même quand il perd, que pour lui le jeu reste le jeu.» (R. Caillois). La scène de la Coupe d'Algérie de football de 2013 où un club professionnel prestigieux (le MCA), ayant perdu le match contre son rival de toujours (l'USMA), refuse de se présenter à la cérémonie protocolaire pour la remise des médailles confirme bien que nos joueurs et leurs dirigeants sont loin d'être de «beaux joueurs». Ce jour-là, ils nous ont fait découvrir la monstrueuse dérive morale de notre football professionnel, qui reste peuplé dans sa grande majorité de manipulateurs et de tricheurs ; incapables de distance critique sur le monde qui les entoure. Ce jour-là, ils ont montré à la jeunesse la véritable image de notre sport : l'anarchie, le désordre, la violence lâche et brutale. «Ça gagne 200 millions par mois et regardez ce que ça fait !»

Nos joueurs de football professionnel considèrent, encore, le fair-play comme une bizarrerie anglaise et l'olympisme comme une construction de la civilisation occidentale, fait pour l'homme occidental. Ce sont de simples gladiateurs fabriqués dans les laboratoires de la FAF (Fédération algérienne de football) et spécialisés dans le «massacre sportif», dans lequel ils trouvent une sorte de jouissance et de puissance extrême. Dans la Rome antique, où l'on vendait le trône au plus offrant, «on les tenait pour impurs exactement au même titre que les prostituées : celles-ci et ceux-là sont des foyers d'infection à l'intérieur des cités, il est immoral de les fréquenter parce qu'ils sont sales, il faut les toucher avec des pincettes.» (P. Veyne). Fruit du péché ou accident de la conception, ces gladiateurs de la balle ronde (une secte un peu fêlée) sont devenus, chez nous, des professionnels du deuil sportif. On ne peut que se demander, aujourd'hui, comment est-on arrivé à ce mercenariat sportif, pour qu'un ministre de

la République n'arrive même plus à ramener le calme et l'ordre dans les vestiaires du cirque ? Comment comprendre, encore, qu'un entraîneur puisse refuser la «poignée de mains» d'un Premier ministre, flanqué d'une brochette de généraux. Comment comprendre, enfin, cette absence de discipline et de conduite morale dans notre

sport ? En bref, comment se sont formés tous ces «caïds des stades», que l'on vénère aujourd'hui comme des experts et que l'on questionne comme des oracles ? Tout cela est loin, faut-il le rappeler, d'être un simple incident de parcours ; mais bien le résultat d'un long processus de désocialisation du sport. Décidément, en Algérie, il y a bien des raisons pour aimer l'Olympisme, et d'autres pour le haïr.

B. L.